

Revendiquer un espace queer Claiming a Queer Space

Sylvette Babin

Numéro 91, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86082ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (imprimé)

1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Babin, S. (2017). Revendiquer un espace queer / Claiming a Queer Space. *esse arts + opinions*, (91), 6–7.

Revendiquer un espace queer

Claiming a Queer Space

Sylvette Babin

Dans la foulée du numéro précédent, qui portait sur les féminismes, nous poursuivons la réflexion sur la question des genres et des sexualités en nous attardant aux pratiques et aux théories qui cherchent à transcender la pensée binaire de la société patriarcale hétéronormative et cisnormative.

Dans ce contexte, nous nous penchons cette fois sur les pratiques issues des communautés LGBTQQIP2SAA, sigle qui désigne les personnes qui s'identifient et se célèbrent comme lesbiennes, gai.e.s, bisexuel.le.s, transgenres, queers, *questioning* (incertain.e.s), intersexué.e.s, pansexuel.le.s, *two-spirits* (bispirituel.le.s ou *niizh manidoowag*) ou asexuel.le.s, en nous plaçant de toute évidence dans la position du dernier A : celle des allié.e.s. Notez qu'en choisissant le sigle LGBT+, nous ne cherchions pas uniquement à simplifier l'écriture, mais aussi à nous ouvrir à une pluralité d'identités, souhaitant par ailleurs contribuer, à notre mesure, à la reconnaissance sociale et artistique des personnes qui font partie de ces groupes.

Or, pour reconnaître la diversité au sein d'une société, il faut d'abord accepter de la voir et de l'entendre. Il faut aussi admettre l'existence de la discrimination, qui engendre toujours autant de violence physique et psychologique envers les personnes marginalisées. Dans le présent numéro, plusieurs auteur.e.s se sont intéressé.e.s à différentes formes de stigmatisation et d'exclusion sociale et, pour en faire état, certain.e.s ont fait appel aux notions de visibilité et d'invisibilité. Il convient dès lors de préciser les nuances sémantiques qu'ils et elles apportent à ces termes. Si la visibilité est souvent présumée intrinsèque à la présence et à la représentation de soi dans l'espace social (être vu et entendu), elle est également liée au jugement et à la stigmatisation qui découlent du regard porté sur l'« autre ». En contrepartie, l'invisibilité fait à la fois référence aux personnes marginalisées – souvent privées du pouvoir d'être vu et entendu – et à la « normalité », laquelle permet de passer inaperçu. Andrea Williamson aborde la question sous cet angle en affirmant au sujet « de l'« invisibilité » (de l'insaisissabilité, de la fugacité) qu'elle offre la possibilité d'échapper à l'invisibilité sociale – au racisme, au sexisme et à diverses formes d'exclusion fondées sur les classifications ». Clinton Glenn soulève pour sa part une épineuse question : « à quel moment la recherche de visibilité devient-elle politiquement puissante et quand risque-t-elle de mener à la violence ? » Il cite également l'auteure féministe Peggy Phelan, qui affirme que « la volonté d'accorder davantage de visibilité aux personnes politiquement sous-représentées, si elle n'est pas accompagnée d'un examen attentif visant à cerner qui doit affirmer son pouvoir, de quelle façon et devant qui, ne peut donner que de faibles résultats ». Bien qu'elles mettent en évidence la complexité des enjeux sociaux et politiques en matière de droits LGBT+, ces analyses ne devraient pas être interprétées comme une recommandation à ne pas s'insurger contre les différentes formes d'oppression de la société hétéronormative. D'ailleurs, il n'y a certainement pas, dans ce dossier, de prescriptions quant au meilleur modèle à

suivre pour tendre vers une société plus ouverte. Les auteur.e.s publié.e.s font état de situations existantes et les pratiques mises de l'avant semblent toutes motivées par une volonté de changement. Ainsi, la plupart des œuvres proposées témoignent d'une position revendicatrice et activiste, sous des formes allant des plus subtiles – par exemple en traitant de sujets universels tels la douleur et le deuil ou en privilégiant l'abstraction et la non-représentation – à d'autres faisant ouvertement appel à la résistance ou à la propagande d'agitation (l'agit-prop). Affirmer que l'art LGBT+ est un art engagé correspondrait à opérer une nouvelle forme de catégorisation. Cela étant dit, la revendication d'un espace queer est peut-être, somme toute, le lien qui rassemble le mieux les différences de chacun.e.s. ●

Following our last issue, on the theme of feminisms, we are continuing with our reflection on the question of gender and sexuality by delving into practices and theories of artists who seek to transcend the idea of a binary, patriarchal society that is heteronormative and cisnormative.

In this context, we look at practices emanating from the LGBTQIP2SAA communities. The initialism stands for people who identify and celebrate as lesbian, gay, bisexual, transgender, queer, questioning, intersexual, pansexual, two-spirit (or *niizh manidoowag*), or asexual, and one last letter: the A for allies. It should be noted that by choosing the initialism LGBT+, we are seeking not only to simplify things but also to be open to a plurality of sexualities—and hoping to contribute to the social and artistic recognition of people who form part of and identify with these communities.

To recognize diversity within society, one must first consent to see and hear it. One must also admit that discrimination exists, and that it still generates both physical and psychological violence against marginalized people. In this issue, a number of authors look into different forms of stigmatization and social exclusion, with some drawing on notions of visibility and invisibility, the semantic nuances of which are important to understand in context. Visibility is often presumed to be intrinsic to presence and self-representation in the social space (being seen and heard), but it is also linked to the judgment and stigmatization that arise from the gaze directed at the “other.” Conversely, invisibility refers both to marginalized people—often deprived of the power of being seen and heard—and to “normalcy,” which makes it possible to pass unseen. Andrea Williamson addresses the question from this angle in her view of “invisibility’ (meaning ungraspability, elusiveness) as a possible recuperation of social invisibility—racism, sexism, and other forms of categorically based exclusion.” And Clinton Glenn raises a thorny question: “When can making oneself visible be politically potent and when might it lead to potential violence?” Glenn quotes feminist author Peggy Phelan, who states, “Gaining visibility for the politically under-represented without scrutinizing the

power of who is required to display what to whom is an impoverished political agenda.” Although they highlight the complexity of the social and political issues involved in LGBT+ rights, these analyses should not be interpreted as a recommendation not to rise up against different forms of oppression in heteronormative society. This thematic section certainly does not contain prescriptions for the best model for encouraging a more open society. The authors here describe existing situations, and the practices in these pages seem motivated by a desire for change. Hence, most of the artworks presented convey demands and activism, in forms ranging from the subtlest—by addressing universal subjects such as pain and mourning, or by turning to abstraction and nonrepresentation—to the open use of resistance and agit-prop. Stating that LGBT+ art is engaged art would be tantamount to creating a new form of categorization. That being said, claiming a queer space is perhaps, in the end, the connection that best brings together all of the differences.

Translated from the French by **Käthe Roth**